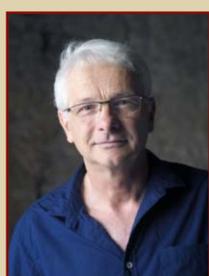


Basilic

N° SPÉCIAL DICTIONNAIRE DE LA COMMUNE



Nous ne vivons pas seuls. Non seulement en compagnie de ceux qui nous sont proches, de temps, d'espace, tout ce que l'on appelle lien affectif, lien social, mais aussi dans la compagnie de ceux et celles qui nous ont précédés et qui ont déposé le long du chemin commun ce qu'il convient d'appeler héritage mais que je préfère appeler compagnie. Nous vivons d'eux et avec eux. Non pas comme des fantômes mais comme des vivants dont la

tâche de vivants n'en finit pas d'être accomplie. Être en humanité, c'est faire corps avec tous ceux-là qui nous ont précédés et qui, parfois, continuent de nous devancer.

Il y a quelque chose de cette compagnie fraternelle qui nous unit aux femmes et aux hommes qui ont fait naître ce moment extatique de l'Histoire de France et du monde qui s'est lui-même baptisé "Commune de Paris". Si je dis "extatique" ce n'est pas en référence au sens religieux de l'extase mais en ce qui est sa définition première : *qui est hors de soi, extraverti, projeté à l'extérieur*. Ce que Bernard Noël dit sous une autre forme : *La Commune est un poème parce que le sens qu'elle contient la dépasse*.

Extatique, la Commune de Paris, dans la mesure où chacune de ses journées projette en avant d'elle-même quelque chose d'imprévu, d'impréparé, pas de plan, pas d'improvisation non plus, mais comme un bourgeonnement de ce qui avait été semé ici et là de rêves, de pensée, de théories. Non limitée par une stratégie – et en particulier par une stratégie de prise de pouvoir – l'aspiration commune de ce qui deviendra Commune est une sorte d'insurgence du corps vivant social qui se dépasse du mouvement de son propre effort.

Bien pour ça que cette sortie de soi-même qui est le nom même de l'ex-istence en ce qu'elle est événement permanent ne peut enfermer les faits, les paroles, les échanges, les constructions sociales dans la clôture de deux dates qui seraient début et fin, naissance et mort. La Commune s'excède, et c'est de cet excédent qu'il nous appartient de recevoir.

Si, comme tout anniversaire, celui-ci est, par nature, temps de commémoration, quand il s'agit de la Commune, il ne peut être authentique qu'en se voulant tentative de recueillir quelque chose de cet excédent – cet excédant –, une onde à capter, une énergie à transformer.

Les livres sont une manière de se transmettre cet excédant main à main (comme les pavés sur la barricade).

Sous couverture rouge, les éditions L'Amourier s'y sont ces dernières années fidèlement employées.

Excédant, *Blanqui, l'enfermé*.



Excédant,
Les "Pétroleuses".

Et maintenant, pour cet anniversaire, ce *Dictionnaire de la Commune* de Bernard Noël qui excède justement le poème que fut la Commune en ce qu'il est lui-même une forme de poème, ouvert, offert, chaque lecture y refaisant sa propre écriture.

La Commune, et jusque dans sa fin massacrée, est le nom d'une naissance à quelque chose que nous ne connaissons pas encore mais qui peut être perdu à jamais si, à notre tour, nous ne mettons la main et la pensée à l'araire du temps qui sans fin laboure le parvis des désillusions pour que sous l'épaisse croûte des souffrances et des trahisons, l'enterré y devienne germe.

Toujours il s'agit d'inventer la vie. Et particulièrement en ces temps où elle ne cesse d'être confinée de chiffres, de statistiques, la condition humaine reversée en "politique des choses" comme le dit Jean-Claude Milner.

Désirer l'en commun excédant la Commune, en faire espérance contre toute espérance, ce n'est rien d'autre là que notre tâche de vivant.

En cela, les communards, les pétroleuses, sont nos contemporains d'espérance.

Des livres sont là pour nous tenir en leur compagnie.

Ni hier ni demain n'ont dit leur dernier mot.

Michel Séonnet

(président de l'Association des Amis de l'Amourier)

Après *Blanqui, L'Enfermé* de Gustave Geffroy et *Les "Pétroleuses"* d'Édith Thomas dont nous avons réalisé de nouvelles éditions, avec pour chacun d'eux une préface de **Bernard Noël** qui nous a confortés dans ces choix, l'accueil de son *Dictionnaire de La Commune* pour l'anniversaire des 150 ans de celle-ci allait de soi. Cet ouvrage de référence (publié pour la première fois chez Hazan en 1971, année du centenaire) aurait aujourd'hui manqué à notre bonne compréhension de la Commune et des perspectives qu'elle nous a léguées. Nous sommes très heureux de pouvoir vous proposer bientôt cette somme; plus de huit cent pages et bien davantage encore de chemins à parcourir d'un article à l'autre à la découverte de ce qui fit humanité durant ces quelques mois de 1871 et qui pourrait nourrir notre présent.

Ainsi que l'écrit Bernard Noël :

Le sens de la Commune est à revisiter d'urgence dans un monde où le trésor social paraît si définitivement perdu que l'avenir, lui aussi, paraît perdu. (Le trésor perdu in L'Outrage aux mots)

Au fur et à mesure de l'édition de l'ouvrage, nous partagerons avec vous sur notre site amourier.fr des articles, entretiens, images, pièces passées présentes et à venir autour de ce *livre qui va se faisant* pour le printemps, le 28 mars étant la date anniversaire de la proclamation de la Commune.

Les éditeurs, Bernadette Griot & Jean Princivalle



© Maxime Godard

Bernard Noël

DICTIONNAIRE DE LA COMMUNE



L'AMOURIER éditions



"La Commune est une expérience révolutionnaire unique puisqu'elle substitue le social au politique et délaisse le pouvoir et l'autorité au profit de l'association du partage et de la liberté."

Extrait de la préface (de Bernard Noël) de Histoire populaire et parlementaire de la Commune de Paris, Arthur Arnould, éd. Klincksieck.

"La Commune engendre un sens qu'elle ne contient pas tout entier – un sens qui la dépasse mais qui n'existerait pas sans elle. Tout vient peut-être de ce que la Commune est plus durable qu'elle n'a duré, de sorte que sa lumière voyage encore."

À la lettre I du Dictionnaire de la Commune, extrait de l'article "IDÉOLOGIE".

**Le 21 mai 1971,
année du centenaire
de la Commune,
Bernard Noël
était invité à participer
sur France Culture à
l'émission
"Almanach de la poésie"
pour y parler de son
Dictionnaire dont la
première édition
venait d'être publiée
par Fernand Hazan.**

“Les événements sont vécus au jour le jour et non pas dans la durée. Chaque livre d'Histoire se présente comme un jeu qui est fait une fois pour toutes, dont il n'y a plus à bouger les cartes. Avec le dictionnaire, chacun peut faire sa Commune telle que se produit l'Histoire, comme un travail et non pas comme une chose idéaliste qui est close définitivement. L'Histoire s'écrit comme elle se vit et elle ne se récite pas. La Commune est un poème parce que le sens qu'elle contient la dépasse : elle est perpétuellement recommencée par quiconque s'intéresse à elle, simplement parce qu'elle donne cette idée poétique qu'à partir du moment où les gens disent non à un certain ordre des choses établi, tout devient possible. En Mai 68, ce qui était intéressant avant tout c'était que l'on puisse trouver tout à coup naturel de se parler dans la rue, c'est-à-dire que tous les ghettos dans lesquels nous vivons d'habitude cessent brusquement d'exister. Il me semble que c'est ça la révolution, beaucoup plus qu'un changement d'ordre politique, ou plutôt qu'il n'y aura jamais de changement d'ordre politique durable tant que les gens ne se parleront pas librement.

En regardant vivre la Commune, comme en regardant vivre Mai 68, on apprend qu'à partir du moment où les gens disent non à ce qui les aliène, ils ne sont plus aliénés et que ce qui devrait être naturel dans la vie sociale, c'est ce non, c'est la révolution, et non pas le contraire. Ce qui devrait être quotidien, c'est la révolution. Peut-être qu'en apprenant à ne pas subir l'Histoire passée, on apprendra à ne pas subir l'Histoire présente, de telle sorte que le sens ne soit pas donné d'avance. La Commune est avant tout une aventure lyrique, c'est peut-être d'ailleurs en quoi elle a échoué. Ce qu'il s'est passé de beau et de poétique dans la Commune s'est déroulé dans la rue au niveau de la fête, Lefebvre l'explique très bien¹. De nos jours, il n'y a plus de création qui soit distante de sa propre critique. Il est très difficile d'apprendre à être libre. Pour que la vie quotidienne ait à la fois ce double aspect de poésie et de critique, il faudrait qu'elle soit éduquée donc que l'éducation, qui pour l'instant n'est que la perpétuation de l'ordre établi, devienne la critique de cet ordre et soit une rébellion organique et organisée. L'école devrait être l'école de la rébellion !

Ce qui peut régler notre futur c'est malheureusement le Mur des Fédérés. La leçon de la Commune c'est que toute chose qui ne va pas au bout d'elle-même finit très mal. L'idée venue de Proudhon, je crois, qu'il suffisait d'avoir raison pour finir par gagner est peut-être morte avec la Commune. Ces gens étaient tellement persuadés que le système qu'ils apportaient était le bon, qu'ils pensaient que son application suffirait pour que tout le monde en comprenne l'excellence. Donc d'une part, pas de fanatisme et d'autre part, une tranquillité qui a fait qu'on a pu les massacrer sans danger...”

Ce qu'il y avait de fascinant dans la Commune c'était que ces gens aient essayé de penser un fédéralisme qui soit tout à fait à l'encontre du pouvoir, c'est-à-dire où le sens ne circule pas de la tête vers les membres mais remonte de chaque organe vers la tête, celle-ci jouant comme un coordinateur et non pas comme un donneur d'ordres.

Extrait d'un entretien avec Jean Daive diffusé sur France Culture.

1. *Proclamation de la Commune*, Henri Lefebvre, éd. La Fabrique

Le 24 octobre 1991,
dans l'émission
"À voix nue"
sur France Culture,
Bernard Noël
évoquait avec
Michel Camus
son *Dictionnaire
de la Commune*

Michel Camus : *Qu'est-ce qui t'a fasciné dans l'expérience de la Commune dont Flaubert ne voyait qu'une dernière manifestation du Moyen Âge, comme tu sais ?*

Bernard Noël : J'avais un vieil intérêt pour la Commune qui tenait simplement à la lecture de Jules Vallès quand j'avais quinze ans ou quelque chose comme ça. Vallès était un personnage qui m'attirait, qui me plaisait beaucoup parmi les écrivains de la fin du XIX^e siècle. Ce qui m'a entraîné dans ce travail assez colossal c'est tout simplement Mai 68. Il y a des moments où l'on sait les choses et d'autres où l'on en a une conscience émue. Ce qui m'avait frappé dans ces événements c'était la faillite de tout ce qu'on avait mis sous le nom de "socialisme", de toute l'utopie socialiste. Ce qui avait fait

faillite, c'était évidemment l'idée de l'État. Tous ces États se disant marxistes, j'ai essayé tout simplement de m'informer pour savoir ce que Marx disait de l'État. Or Marx est mort juste avant d'écrire, justement, la partie du *Capital* qui devait traiter de cela. Engels y fait des allusions mais le seul ouvrage théorique, me semblait-il, était *L'État et la Révolution* de Lénine qui est une sorte de recueil exhaustif de ce que Marx et Engels avaient dit de l'État. Ce qu'il y avait de frappant dans ce triple faisceau de réflexions c'est que tous faisaient allusion à la Commune comme modèle de ce que pouvait être un état socialiste, mais personne ne disait quelle était la conception communaliste de l'État. J'ai donc eu envie de réfléchir là-dessus. Pendant la Commune, personne n'avait écrit – du moins le croyais-je à l'époque – un traité de l'État communaliste. Je me suis dit qu'une manière de m'informer serait de lire tous les journaux qui ont paru pendant la Commune. Voilà comment a commencé mon travail. J'ai entrepris de lire tous les journaux. C'était faisable parce que la Commune a duré moins de trois mois et que la plupart des journaux, sauf trois ou quatre, n'ont eu que quelques numéros. C'était un gros travail mais c'était faisable... J'ai commencé cette lecture avec l'idée que j'y trouverais une définition de l'État. En même temps est née l'idée d'écrire un dictionnaire parce qu'à travers ce travail, je me suis rendu compte que ce qu'on appelle l'Histoire – et dont les communistes, entre autres, ont fait une valeur "transcendantale", si je puis dire – n'existait pas. Il y avait des faits historiques mais l'Histoire n'était jamais que l'équivalent

de l'écriture de fiction, qui cherche comment relier les faits les uns avec les autres ; et cette manière de les relier change tout le temps, selon l'option que l'on a, suivant l'image qu'un gouvernement qui dure un peu veut donner de sa légitimité, etc. Alors il m'a semblé que la meilleure façon de mettre cela en pratique était d'écrire une Histoire de la Commune sous forme de dictionnaire parce que le dictionnaire avait immédiatement un ordre arbitraire qui est l'ordre alphabétique. En même temps, c'était extrêmement pratique puisque dans l'ordre alphabétique, on peut classer très facilement tout ce qu'on veut. En plus, c'était très économique parce que cela me débarrassait de toutes les liaisons et considérations inutiles qu'il faut pour passer d'un chapitre à l'autre et d'un fait à un autre. Donc là, je pouvais donner des faits bruts et en même temps donner tous les matériaux historiques de la Commune puisque j'ai traité aussi bien des personnages que des événements. J'ai même fait – c'est sans doute né de 68 – des entrées qui ne recouvrent



que des citations du genre “Sous les pavés, la plage” de l’époque... De plus, j’ai fait un article sur chacun des journaux parus pendant la Commune, ce que personne n’avait jamais fait auparavant, je crois.

Michel Camus : *C’est moins une fiction qu’un livre d’Histoire mais c’est peut-être une fiction aussi, encore plus subtile, parce que tu pars de journaux qui ont été une représentation d’une réalité et qui ont nécessairement leur part de fiction mais c’est l’ambiguïté du réel par rapport à la représentation...*

Bernard Noël : C’est peut-être la lecture des journaux qui m’a donné l’idée du dictionnaire : c’était une façon extrêmement facile et extrêmement rapide d’organiser cette matière. Ensuite, le lecteur est invité à faire lui-même l’Histoire de la Commune puisqu’il rebondit d’article en article et fabrique lui-même son tissu historique.

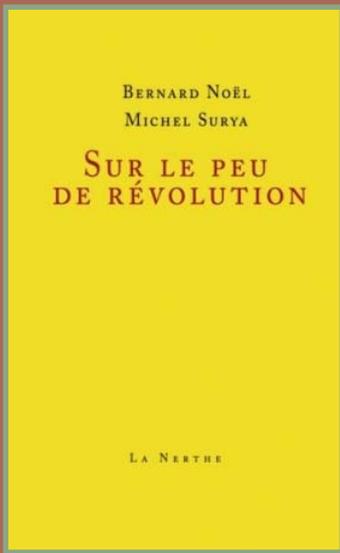
L’écriture de l’histoire est sans cesse reprise par chaque époque : c’est la preuve qu’il n’y a pas de sens définitif car le propre du vivant est d’être interminable en dépit de sa finitude et de sa mortalité. Le dictionnaire, tout en allant de A vers Z, ne va nulle part : il n’impose aucune continuité. Sa composition affiche l’arbitraire de l’ordre alphabétique et démonte par là le récit même qu’elle appelle et alimente : c’est un texte sans hiérarchie, sans chronologie et, par nature, pluriel. L’événement s’y démultiplie et retourne à cet état de chantier que l’histoire a pour habitude de nier en faisant de lui un monument fini. Sur ce chantier le texte demeure en travail : il permet d’établir des rapports entre toutes les parties de “l’histoire” mais il n’achève aucun de ces rapports afin de s’en approprier l’intelligence et le mérite – ceux-là sont laissés au lecteur. Pas de vérité toute faite, uniquement des relations que la lecture établit pour s’en aller à la recherche de la vérité.

Extrait de la préface du Dictionnaire de la Commune signée de l’auteur.

**Parlant des clubs, un journaliste du Tribun du Peuple [quotidien de Jules Vallès] raconte :
Approchez-vous des groupes, écoutez. Tout un peuple s’entretient de choses graves ; pour la première fois, on entend les ouvriers échanger leurs appréciations sur des problèmes qu’avaient abordés jusqu’ici les seuls philosophes. Un nouveau siècle vient d’éclorre.**

À la lettre **C** du Dictionnaire de la Commune, extrait de l’article “CLUBS”.





Bernard Noël / Michel Surya. 20 mai 1991 - 8 octobre 2019 : 28 ans de correspondance. 28 années d'échanges avec leurs pauses, leurs brusques accélérations et toujours une belle complicité dans le partage des interrogations, des indignations, des colères, d'une espérance que colore toujours une certaine mélancolie dans la poursuite d'un "bonheur politique", perspective tracée par Michel Surya dont Bernard Noël avoue qu'elle le bouleverse et qu'il présente comme "la grâce de l'activité, de la pensée politique".

"J'admire depuis des années ton "Dictionnaire". Merci d'avoir fait pour nous cet admirable travail."

*Michel Surya à Bernard Noël,
le 16 février 2001
in Sur le peu de révolution
éd. La Nerthe*



Outre la littérature et la poésie, quand elles savent s'élever contre "l'écœurante sentimentalité" (Georges Bataille), outre leurs rapports avec la politique, ce qui fait amis Bernard Noël et Michel Surya, c'est l'amitié du refus : n'avoir jamais consenti à rallier le camp des vainqueurs, avoir toujours préféré l'insoumission, l'endurance dans l'opposition, bref une résistance qui se développe dans la langue comme lieu où se dresser face au triomphe de l'univoque, là où tout est marchandise et où l'argent est la mesure de toute chose, et dans la pensée non comme ce qui arrête et ferme dans les contours d'une signification toujours plus précise mais au contraire comme ce qui l'excède étant ouverture à des possibilités de sens.

Cette endurance à penser – le verbe est dans la première lettre et clôt la dernière – définit bien ce qui joue et se joue dans le triangle que forment le politique, le social et la révolution. Sa base voit s'opposer le pôle politique, du côté du pouvoir et le pôle social, du côté des besoins et de la solidarité. Son sommet n'apparaît que lorsque la contradiction entre le politique et le social est devenue si vive – le politique n'arrivant plus à "panser" le social ! – qu'elle éclate en un processus de changement radical de l'ordre social, une révolution.

Or, ce mot est devenu aujourd'hui "impensable au moment même où ce qu'il désigne est la seule porte donnant sur un futur" écrit Bernard Noël. Impensable alors que nous sommes plongés dans un présent toujours plus difficile à vivre – dévalorisation des acquis sociaux et du service public, mouvement des gilets jaunes, crise écologique aujourd'hui crise sanitaire – monde qui "ne peut qu'aller plus mal" dit Michel Surya. Impossible au moment même où la révolution apparaît comme l'exigence des temps que nous traversons si nous voulons donner "une chance à la vie" (D.H. Lawrence). Nécessaire, la révolution n'est pas dans la lumière des temps que nous vivons, elle n'en demeure pas moins présente et agissante sur son versant obscur, part d'ombre où se tient notre contemporanéité.

Présent qui nous trouve pris dans ce que Michel Surya nomme "la domination", soit ce que devient le pouvoir quand la politique est remplacée par l'économie. Alors, en champion de la transparence, il



“La Commune n’a pas été une prise de pouvoir, mais un élan vers la justice et l’égalité. Tout cela n’était pas politique mais social. Je ne sais pas comment le démontrer, mais je sais que l’échec de la Commune est dans le retour au politique de la Majorité du Conseil tandis que la Minorité restait du côté de ses valeurs fondamentales. Sauf que personne n’a su organiser la résistance et que tout a sombré dans la Semaine sanglante ...”

Bernard Noël à Michel Surya,
le 4 août 2019,
in *Sur le peu de révolution*

provoque l’adhésion moins par la contrainte que par ce comble de clarté – Ah ! le rôle des images médiatiques ! – dans lequel il s’invisibilise nous privant par là même de sens. À quoi s’ajoute le fait d’être pris dans la ronde infernale de l’échec des révolutions passées – le pouvoir parvenant à se maintenir en exerçant une répression toujours plus féroce – 1830, 1848, 1871 – et du désastre des révolutions trahies par la mise en place de bureaucraties d’État au cours du XX^e siècle.

Tout cela conjugué forme comme une spirale des défaites qui plonge l’ensemble de ces échanges dans une sorte de mélancolie plus proche d’une colère sourde que d’une molle langueur. La vie finit toujours par triompher au travers d’une interrogation que Bernard Noël formule ainsi : “comment un contre-pouvoir peut-il prendre le pouvoir et demeurer un contre-pouvoir?”. Comment ce qui monte du social peut-il devenir politique tout en travaillant à dégrader jusqu’à dissoudre le pouvoir et ses instruments de domination, bref l’État ? Comment un processus instituant peut-il éviter de se figer dans l’institué et exercer à la fois le pouvoir et son contre-pouvoir ? Comment ne pas laisser se

figer ce mouvement permanent que devrait être une révolution ? Je retiens de cette correspondance que c’est dans la reprise des questions qu’on “positive le désespoir” qui pourrait nous transir, c’est en tournant autour du problème qu’elles précisent qu’on prend la mesure des illusions toujours présentes dès qu’il s’agit de “réfléchir sur le mot *révolution*”. Aussi est-on moins étonné de voir Bernard Noël à la faveur de la préface qu’il consacrera aux “*Pétroleuses*” d’Édith Thomas (éditions L’Amourier, 2019) et du mouvement des gilets jaunes revisiter à nouveau comme cinquante ans plus tôt, au sortir des événements de Mai 68, la Commune de Paris de 1871, ce “trésor perdu”.

Perdu... pas tout à fait puisqu’à parcourir son *Dictionnaire*, admiré de Michel Surya, que les éditions L’Amourier rééditent aujourd’hui, on peut toujours le chercher à sa main. Chacun peut en fonction de la question qu’il porte comme une lanterne à l’avant de lui-même éclairer le passé qui dès lors cesse d’être une sorte de trace immobile à demi effacée sur les terres du temps, mais comme la lumière d’une étoile qui gravite autour du présent. C’est ainsi que finalement je comprends cette affirmation de Bernard Noël qui clôt le volume *L’Outrage aux mots* paru chez P.O.L en 2011 : “depuis que le passé est notre avenir” qui fait écho en moi à une affirmation de Nietzsche notée il y a lurette aussi : “Nous avons besoin de l’histoire, mais nous en avons besoin autrement que n’en a besoin l’oisif blasé dans le jardin du savoir”. Nous avons besoin du *Dictionnaire de la Commune* de Bernard Noël, il aide à ne pas renoncer, à ne pas se résigner, à “(s’armer) d’une attente infatigable hors de laquelle la vie n’aurait aucun sens.”

Alain Freixe

[...] La commune est à l'État ce que la famille est à la société, c'est l'unité de base. Pour être libre, elle doit être autonome. Cette autonomie suppose un gouvernement particulier, le Conseil de la Commune, et des liens librement établis avec les autres communes à travers une fédération. La fédération est l'État nouveau, basé sur l'union, au contraire de l'État ancien, qui imposait une unité centralisatrice.

À la lettre **C** du
Dictionnaire de la Commune,
extrait de l'article "COMMUNE".

[...] Programme: "Qu'après une expérience si décisive et si récente, tout le monde ne soit pas convaincu de l'impuissance radicale de la force dans les choses politiques, il y a lieu de s'en étonner. C'est parce que nous en sommes convaincus, quant à nous; c'est parce que nous ne verrons jamais, dans la force, qu'un déplorable pis-aller, que ce journal s'appelle LA DISCUSSION."

À la lettre **D** du
Dictionnaire de la Commune,
extrait de l'article "DISCUSSION (LA)".

"Quand l'arbitraire et l'iniquité auront disparu, quand la liberté et la justice régneront sur la terre, je ne serai plus révolutionnaire; mais, jusque-là, croyez bien que, plus je serai exposé à supporter les coups du despotisme, plus je m'irriterai contre lui et plus je serai dangereux." (Eugène Varlin.)

À la lettre **D** du
Dictionnaire de la Commune,
l'article "DANGEREUX".

[...] Néanmoins, ces barricades, dont beaucoup furent construites par des femmes et des enfants, eurent l'efficacité du désespoir. Et ce sont elles qui restent la dernière image de la Commune.

À la lettre **B** du
Dictionnaire de la Commune,
extrait de l'article
"BARRICADES"

"On venait de perquisitionner dans une maison. Les soldats en avaient extrait un combattant des derniers jours, dénoncé par quelques voisins. Cet homme savait qu'il allait mourir. Il s'adressa à un chef de bataillon, qui guidait les recherches, et lui demanda, comme suprême grâce, d'embrasser sa femme et ses enfants. Le commandant hésite un instant, puis sourit, et ordonne de faire descendre la famille. À peine est-elle en bas de l'escalier, se précipitant vers le malheureux qui va périr: "Fusillez-les tous!" crie l'officier. Pêle-mêle, on égorgea le mari, la femme, les enfants." (Paul Martine, Souvenirs d'un insurgé.)

À la lettre **E** du
Dictionnaire de la Commune,
l'article "EMBRASSER".

Le Basilic

gazette de **L'Association des Amis de l'Amourier**
5, rue de Foresta - 06300 - Nice
publiée par **L'AAA** dont l'action est soutenue par
la Ville de Nice et la Commune de Coaraze.

Comité de rédaction

Alain Freixe, Marie Jo Freixe, Bernadette Griot,
Alain Guillard, Nicole Martellotto, Martin Miguel,
Raphaël Monticelli, Françoise Oriot, Michel Séonnet.

Maquette : Bernadette Griot

L'Amourier éditions, 1 montée du Portal
06390 - COARAZE Tél: 04 93 79 32 85
www.amourier.fr l'amour des livres

Voix du Basilic

COARAZE (06)

10-11-12 / 09 / 2021

L'amour des livres sur **amourier.fr**